

Retrouvez notre catalogue sur le site de Livr'S Éditions
www.livrs-editions.com

Du même auteur aux éditions Livr'S
Sans Nouvelles

Copyright (c) Graham Masterton 2018

Traduction : Quentin Daniel

Illustration de couverture : Geoffrey Clautriaux

Shutterstock 783255847

Droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'accord écrit de l'auteur. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, scanner, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Toute demande sera adressée à Livr'S Éditions

<contact@livrs-editions.com>

ISBN : 978-2-37910-006-2

Graham Masterton

GHOST VIRUS

Livr'S Éditions

Chapitre 1

Samira s'était regardée toute la matinée dans le miroir de sa coiffeuse avant d'enfin rassembler le courage de se brûler le visage.

Tu n'es pas moi, se chuchotait-elle à elle-même. *Qui que tu sois, tu n'es pas moi.*

Elle entendit l'horloge, dans le living-room en bas, sonner douze fois. Alors seulement, elle se leva et s'approcha de la porte. Elle la verrouilla, puis secoua la poignée pour s'assurer qu'elle était bien fermée à clé. Elle retourna vers sa coiffeuse et prit la bouteille en verre transparent d'acide sulfurique concentré qui était posée à côté de son parfum Blue Lady de Rasasi, son fond de teint Masarrat Misbah et tous ses rouges à lèvres, ses fards et ses eye-liners.

Derrière les cosmétiques, trônait, dans un cadre ovale, une photo de Samira et de son futur mari Faraz. Ils se tenaient devant la mosquée Mahabat Khan à Peshawar, au Pakistan, souriants tous les deux, Samira avec sa main en visière pour protéger ses yeux du soleil. Cette photo avait été prise trois heures seulement après qu'elle avait rencontré Faraz pour la première fois, mais elle avait été heureuse qu'ils se marient bientôt. Bien qu'il ait un grain de beauté sur la lèvre supérieure, il était raisonnablement beau. Il avait la voix douce et seulement quatre ans de plus qu'elle.

Quand son père et sa mère l'avaient conduite à la maison familiale à Hayalabad, elle avait cru, pendant un terrible instant, le

cœur serré, qu'elle allait être donnée à Wasim, son cousin gras et suant de quarante-quatre ans. Wasim était assis dans un coin, fumant et se bâfrant de burfi au safran entre deux bouffées.

Mais, bien que Faraz lui convienne, il n'y aurait plus de mariage maintenant. Ses parents pourraient garder la dot. Ils n'auraient plus à se soucier que de son frère Jamal, qui causait assez d'ennuis à lui tout seul.

Elle ne se regarda plus dans le miroir. Au lieu de cela, elle prit la bouteille d'acide sulfurique en main et s'approcha de la fenêtre pour regarder leur jardin. Il n'avait que quatre mètres de large, avec un parterre étroit et une allée bétonnée qui conduisait à l'abri de jardin de son père. C'était là, cependant, qu'elle avait passé la plus grande partie de son enfance, depuis que sa famille était arrivée en Angleterre.

C'était là qu'elle avait joué avec ses poupées, les habillant de jolis costumes, jouant à leur servir du thé dans des tasses en plastique avec ses amies de l'école primaire coranique.

Elle leva les yeux. C'était un beau jour de novembre, avec un ciel d'un bleu délavé éclairé d'un faible rayon de soleil. Un avion de ligne brilla comme une aiguille d'argent tandis qu'il volait au-dessus du sud de Londres vers l'aéroport d'Heathrow. Samira aurait tant voulu retourner à Peshawar et en voir plus du pays où elle était née. Mais ce serait impossible désormais. Ils ne la reconnaîtraient pas.

Elle s'assit sur son couvre-lit de satin marron. L'agneau en peluche tout pelé qu'on lui avait envoyé du Pakistan pour son quatrième anniversaire était posé sur l'oreiller, avec son ruban rose et son étiquette Ziqi Toys. Elle avait toujours cru que c'était son nom. Elle se pencha pour l'attraper, puis se ravisa. Même Ziqi ne la reconnaîtrait pas.

Elle s'étendit sur son lit. En préparation de son mariage le mois prochain, elle était vêtue d'une shalwar kameez, une tunique au col brodé, avec un long dupatta orange sur ses épaules. Il faisait chaud dans sa chambre, presque étouffant, mais elle portait aussi un épais

caban gris, avec de larges revers triangulaires.

L'heure de la prière de midi, la salat de dohr, était presque dépassée, mais elle savait que ce qu'elle s'apprêtait à faire était en contradiction directe avec la volonté d'Allah. Peu importe qui elle était, elle savait qu'Allah lui pardonnerait, mais elle n'avait tout simplement plus le courage ni la force de se faire face à elle-même plus longtemps. Tout de même, elle chuchota *Subhana rabbijal adbeem* trois fois. Et ensuite, *Pitié Seigneur... Pitié... ne me laisse pas souffrir trop fort et trop longtemps.*

Elle tint fermement la bouteille et dévissa son couvercle jaune en métal. Elle se sentait calme et sa main était sûre. L'acide n'avait pas d'odeur, même si elle pouvait se souvenir d'avoir été mise en garde à l'école de ne pas même le renifler, car ses vapeurs pouvaient brûler ses cavités nasales.

Elle tassa son duppata et l'agrippa de ses dents, au cas où elle crierait. Ensuite, gardant ses yeux grands ouverts, elle versa l'acide sur son front, lentement. Immédiatement, sa vue devint écarlate, puis se déchira en éclairs de lumière, comme des démons dansants, puis s'obscurcit totalement. La sensation de brûlure était si atroce qu'elle laissa échapper la bouteille, déversant encore plus d'acide sur son cou.

Sa peau grésilla, bouillonna et fondit, dégoulinant le long de ses pommettes ainsi que sur l'oreiller. Bien qu'elle mordît féroce dans son écharpe, elle laissa échapper un crissement hideux à moitié étouffé, se cambrant et tressautant d'agonie sur le lit.

La douleur devint encore plus intolérable. Elle se griffa le visage des deux mains dans une vaine tentative de la soulager, mais elle ne réussit qu'à arracher des lambeaux de chair de son menton, déchirant ses lèvres, deux épaisses limaces gélatineuses. Elle pouvait sentir ses dents mises à nu et l'acide mordant, affamé, dans ses gencives.

Elle hurla et tira sur sa longue chevelure noire, l'arrachant par poignées.

Enfin, sa prière fut entendue. Le produit chimique rongea si rapidement les terminaisons nerveuses sous la peau de son visage et

de son cou qu'elle commença bientôt à se sentir paralysée, puis son cœur s'arrêta.

La bouteille à demi vide d'acide roula du bord du lit sur le sol, et Samira fut prise de tremblements, comme si elle avait froid. Puis elle s'immobilisa. Sa chair continua à grésiller doucement et à se dissoudre, exposant sa trachée et son larynx, jusqu'aux vertèbres de son cou, mais Samira, dans l'au-delà, ne sentit rien.

Trois heures passèrent. La pâle lueur du jour commençait à baisser à travers la fenêtre de la chambre quand la porte d'en bas fut bruyamment ouverte. Sa mère appela *Samira ! On est à la maison ! Samira ! Où es-tu, Samira ?*